

Cully

Autor(en): **Vallotton, Benjamin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 40

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222101>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

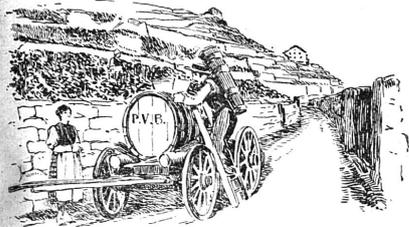
ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Reclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



CULLY

... « Entre la vigne et Cully, il y a mariage... »

ADOSSE aux pentes, Cully ne veut voir que ses vignes ou quelques villages aux maisons claires semblent, posés sur la roussure du sol et des souches, de paisibles tas de cailloux blancs.

Cully se suffit absolument. Ses habitants le savent. A l'occasion, ils le proclament, témoin ce citoyen qui affirmait non sans fierté : — On est enfermé dans ses propres moyens... Seulement, des moyens, on en a !...

Vraiment, ceux qui ont donné Davel au canton de Vaud peuvent dire cela sans rire. Et puis la ceinture de vignes qui l'entoure est splendide. Sous la bise de mars, pourtant, c'est là vêtement bien léger. Aussi la petite ville a-t-elle jeté sur ces épaules un ample manteau blanc à traîne d'azur : le blanc d'hermine, c'est la dernière neige de l'hiver, ce sont les giboulées en lutte avec le printemps, et l'azur c'est le lac profond.

En face, la Savoie, les forêts de châtaigniers, les rochers de Mémise ; et obliquement le Valais, avec ses reculs de monts lumineux. Mais c'est une vue des dimanches. Du lundi matin au samedi soir Cully ne veut rien savoir de cette immensité. Au pied de la pente creusée en hémicycle, le bourg règne, orgueilleux de son domaine terrestre. Il ne connaît que lui, jusqu'au matin où sonnent les cloches : alors on s'assied sur la terrasse, on regarde au loin pour se convaincre qu'il fait bon vivre au pays du vin blanc...

La nature disait non. Elle ne voulait produire que des fleurs sauvages, des buissons, et encore seulement à de rares endroits ; partout ailleurs elle entendait dresser des rocs nus, lavés par les pluies. Alors les hommes de Cully l'ont domptée de haute lutte. En travers des pentes, ils ont tendu des murs fondés sur ces rocs par lesquels on prétendait les narguer ; derrière ces murs, ils ont entassé de la bonne terre charriée de loin ; et chaque fois que l'eau, descendue des hauteurs balayait cette terre, ils l'ont rapportée, hôtée par hôtée ; ils ont renforcé les points faibles, canalisés les torrents, indiqué son chemin à la trombe et cela jusqu'au jour où la nature, solidement enchaînée, s'est soumise. Apparemment. Car la machine est traîtresse. Elle a plus de mille tours dans son sac.

D'abord, comme à Rivaz, les nuages chargés à mitraille, accourus du fond de l'horizon en un galop échevelé : ces nuages ont revêtu l'uniforme des jours de bataille, couleur gris de plomb, jaune soufre, noir de suie, liserets livides ; dans le tumulte de la charge on distingue des poings tendus, des sabres brandis, des gueules ouvertes, des schakos aux plumets fantasti-

ques, des chevaux qui ruent, des crinières flottant au vent... Ah ! la belle pétarade !... Aux creux des rochers, ceux de Cully, de Riez, d'Epesses, de Grandvaux, ont dissimulé leurs canons et ils tirent à la volée, ils broient les nuages, ils coupent les poings tendus, ils cassent les dents des gueules ouvertes, ils fauchent les plumets des schakos, ils éventrent les chevaux cabrés... Battu, honteux, l'orage s'enfuit vers le pays des forêts.

Alors la nature a imaginé le champignon sournois. En moins d'une nuit, elle en jette des millions. Lâchement, elle les cache sous les feuilles bien vite boursofflées, desséchées, brûlées. Patiemment, « tenant » feuille après feuille, cep après cep, parchet après parchet, le vigneron verse à flot le sulfate de cuivre hostile aux cryptogames. Quelle lutte !...

Ensuite sont venus les vers. Il a fallu les tuer. Pas tous, par exemple, car ils sont trop !... Enfin le phylloxéra. Ça, c'est une sale maladie ! Comment anéantir à la façon de l'interdit des insectes qu'on ne voit pas tant ils sont petits ?...

— On n'est pas de force, disait le vieux Léderrey. Représentez-vous, monsieur, sauf le respect, qu'une femelle pond plus d'œufs en dix minutes que toutes les poules n'en ont pondu depuis l'origine des mondes... Et du moment qu'on ne voit pas les parents, inutile de chercher à distinguer les enfants !... Sacrée misère !...

Les vigneronnes ont donc arraché les bonnes vignes du pays pour planter de l'américain que le phylloxéra dédaigne. Jusqu'à quand ?... Et voilà que les savants — c'est à croire que ce sont eux qui fabriquent cette pouillerie — annoncent d'autres parasites, car c'est ainsi qu'ils les appellent. Sans oublier le gel, bien entendu, contre lequel il faut allumer des feux de goudron et coiffer les ceps de chapeaux à larges ailes !... Quelle vie ! Quelle vie !

— On vendra plutôt sa dernière chemise !... a proclamé le vieux Léderrey. Si on ne peut plus boire de notre vin, alors ça n'était pas la peine de naître... On tiendra bon !

Et ils ont tenu bon ! Mais aussi, il vaut la peine de contempler le champ de bataille !... les lignes serpentine des murs, les déchirures de la terre, et les canons braqués, et les feuilles couleur de cuivre, et chaque motte de terre arrosée de sueur !... Respect aux vigneronnes !... Même les tempérants leur tirent le chapeau !

Courbé sous le poids de la hotte emplie de fumier luisant, un homme gravit l'étroit chemin qui mène aux vignes. Il va, posément, les bras croisés sur la poitrine, les épaules tassées, le menton tendu en avant ; et tous les cents pas, appuyant le fond de la hotte sur un mur, il reprend haleine. A quoi songe-t-il, alors, à regarder les souches noires, le romanin semé par le vent au creux d'un roc, les maisons dont les tuiles ont la couleur rousse des sarments ?... Ces coteaux sont trop beaux pour qu'il en parle à qui que ce soit. A quoi servent les paroles ?... Vraiment, le culte le plus efficace qu'il puisse rendre à cette terre, c'est encore de lui vouer ses bras...

... Tous en bas contre le lac, les vieux toits de Cully... Point de quai sablé, point de massifs de pétunias entourés de balustrades ; seulement une pelouse descendant librement jusqu'aux galets. Point de cèdres, de palmiers en

pot, d'arbrisseaux pourvus d'une étiquette noire d'un nom latin ; seulement des ormes centenaires à l'écorce craquelée, des peupliers dont les racines, formant un socle magnifique, portent les colonnes des troncs jusqu'à la voûte du ciel. Car c'est bien la majesté d'un temple que la nature a voulu réaliser ici, n'admettant qu'un seul fidèle dont les traits sont immobilisés dans l'extase d'une prière sans fin.

Benjamin Valloton.

Conseil d'ami. — Un de nos amis, très porté sur sa bouche, se trouve entraîné par le hasard de ses courses, vers l'heure de midi, dans un quartier qu'il ne connaît guère.

Il entre donc, pour dîner, dans un restaurant qu'il ne connaît pas du tout.

Et là, pour être aussi bien servi que possible, il commence par donner au garçon une pièce de vingt sous. Après quoi, il lui dit, en prenant la carte :

— Maintenant, voyons que me conseillez-vous ?...
— D'aller manger ailleurs, Monsieur !



GUÉ, O GUÉ

(Air : Filles du hameau...)

Felbies dé tsî no.

Dedain ma barquette,

Po passâ lo riô,

Allein ! venî-vo ?

Gué, ô gué ! po passâ lo riô,

Faut dâi tsansons, dâo selâo, dâi risettes.

Gué, ô gué ! po passâ lo riô,

Potte et couson faut laissî ein avau.

* * *

La balla Suzon

L'est totta solette.

Plliorâve ein catson

Derrâ lé bossions.

Gué, ô gué ! po passâ lo riô,

Té faut tsantâ on bocon, la Suzette.

Gué, ô gué ! po passâ lo riô,

Potte et couson faut laissî ein avau.

* * *

Plliorâve pas tant,

Ma pourra bouébette.

Râva po Djabram !

L'est trâo pou galant.

Gué, ô gué ! po passâ lo riô,

Té faut tzantâ on bocon, la Suzette.

Gué, ô gué ! po passâ lo riô,

Potte et couson faut laissî ein avau.

* * *

Adon la Suzon

Va dein la barquette

Avoué Marion,

Sylvie et Fauchon.

Refrain :

Gué, ô gué ! po passâ lo riô,

Faut dâi tsansons, dâo selâo, dâi risettes.

Gué, ô gué ! po passâ lo riô,

Potte et couson faut laissî ein avau.

Suzette à Djan-Samüet.